

UNE VIE AVEC BRECHT

Entretien avec Manfred Karge, metteur en scène



Manfred Karge

Comment envisagez-vous ce travail?

Manfred Karge : Avec entrain, mais ce n'est pas facile. Car on ne peut pas éviter de réagir à une annotation dans le journal de Brecht du 25 février 1939 : *Vie de Galilée* est techniquement un grand pas en arrière... Il faudrait complètement réécrire la pièce, si on veut obtenir cette « brise qui vient de rivages nouveaux », cette « aurore rosée de la science ». Tout doit être plus direct, sans les intérieurs, « l'atmosphère », l'identification. Et tout est placé comme une démonstration planétaire. On pourrait garder la division des scènes, et aussi la caractérisation de Galilée, mais le travail, un travail joyeux, ne pourrait être fait que dans la pratique, en contact avec une scène. Il faudrait étudier auparavant le fragment de *Fatzer* ou celui du *Commerce de pain*. Ces deux fragments représentent techniquement le meilleur étalon.

Mais Brecht dit clairement qu'il faut réécrire la pièce. Allez-vous le faire ?

M. K. : Bien sûr, mais seulement avec les moyens de la mise en scène et de la scénographie.

Qu'est-ce qui rend la pièce aujourd'hui encore actuelle ?

M. K. : L'actualité de la pièce est souvent réduite à la responsabilité du scientifique face à la société. Ce n'est que l'un des thèmes de la pièce, qui, à l'époque – dans les années trente –, n'était pas au premier plan pour Brecht. À côté de ce thème, il y a les aspects suivants : le conflit entre la science et l'autorité (en l'occurrence celle de l'Église), la question de la valeur et l'utilité du savoir, ainsi que les conditions politiques et sociales de la science. En 1945, Brecht retravailla la pièce avec le grand acteur américain Charles Laughton (qui, de fait, était anglais). Au vu des événements politiques et du lancement de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki, ils ont changé considérablement l'avant-dernier tableau pour mettre en avant la responsabilité de la science, alors que, dans la première version, Brecht voulait surtout représenter les rapports du scientifique et du chercheur avec le pouvoir.

Dans la dernière scène, Galilée s'accuse lui-même. Il s'est laissé intimider par l'appareil du pouvoir. Comment voyez-vous ce personnage de Galilée ?

M. K. : C'est dans l'avant-dernière scène. Après, vient encore la scène du passage de la frontière en contrebande des « *Discorsi* », qui, à mon avis, relativise l'auto-accusation. Galilée considère qu'il a perdu la bataille contre la répression de l'Église. Ses découvertes présentaient le danger de bouleversements, pas seulement scientifiques mais aussi sociaux. Brecht considère que Galilée, par sa révocation, a enrichi les sciences dans leur dessein d'accumuler du savoir, mais qu'il a trahi l'autre but, celui de soulager la vie des hommes. Brecht qualifie cela comme « le péché originel des sciences naturelles modernes » et va même encore plus loin lorsqu'il désigne la bombe atomique comme « produit final classique de ses performances scientifiques et de son ratage social ».

Questions de Bertrand Tappolet et
propos de Manfred Karge traduits
de l'allemand par François Rochoix